

OUVERTURE POÉSIE HAÏTIENNES

Thélyson Orélien et Fabien Charles

Une poésie féconde

Arnaud Delcorte est poète et professeur à l'Université de Louvain, Belgique. Il nous offre en partage ses notes sur des livres de la jeune génération de poètes haïtiens (*En lettres haïtiennes, Regards croisés 2009-2012*). L'une des originalités de cette poésie haïtienne contemporaine est qu'elle se présente comme un perpétuel laboratoire du langage. Toutes les tendances ont pu marquer son évolution. Cette poésie est lieu de créativité et de recherches sur la langue, de questionnements, d'incertitudes. Les notes de Arnaud Delcorte, qui n'ont rien d'exhaustive mais se veulent une idée globale des écrits des jeunes poètes haïtiens, ont le mérite d'offrir une certaine clarté dans l'évolution moderne de la poésie haïtienne et de proposer des repères à des lecteurs qui n'ont pas toujours la possibilité de brasser l'ensemble d'une littérature. Arnaud a choisi de nous présenter Thélyson Orélien et Fabien Charles qui ont des projets communs et un blog. Nous publions des extraits de notes sur ces poètes.



N.L

Arnaud Delcorte

Thélyson Orélien

dit son désarroi face à la solitude, à l'absence de l'être aimé, et aussi à l'absurdité de n'être qu'une goutte de chair éperdue à la conscience du vide. Il nous rappelle la perte originelle qui sépare les sexes et les enferme arbitrairement. Il y a la blessure de celui que l'esseulement fait replonger dans la douleur et la mélancolie plus profondes de la séparation irrémédiable qui l'a vu naître homme. Cette coupure franche qui nous fait passer de l'indistinct à l'individu. D'un monde à l'autre, avec un aller simple.

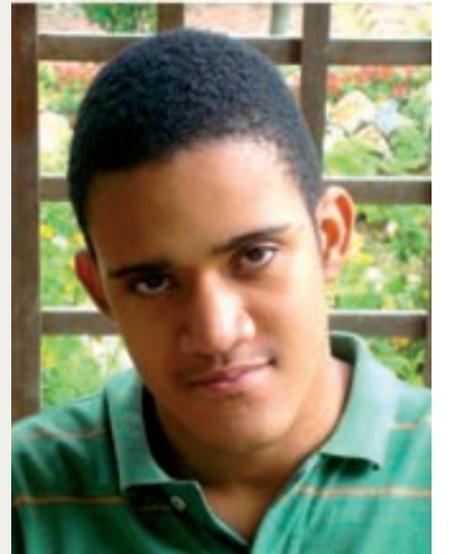
Ce que les mots s'évertuent à découvrir « *comme une courte/et assourdissante folie* », c'est bien le mystère du temps, le mystère du silence indissociables de l'absence. Du vide. Tel un mystique sans confession, sans plus d'attache, avec toujours au premier plan cet amour, l'ancien amour, qu'il croit étoile du berger à même de guider ses pas mais qui s'avère étoile filante ne laissant derrière elle qu'un sillage de soufre et la douleur au ventre. Puis le creusement, l'affouillement de cette douleur jusqu'à atteindre la perle noire au centre pour « *redire l'aveu / l'abîme / ou la spirale de l'extase / dans le vide prononcé* ». Déconstruire chaque parcelle de sentiment pour de ses infimes réminiscences espérer refaire exister l'être aimé. Recréer le présent de l'amour, cet Eden d'où il a été chassé sans crier gare « *pour un débris de pain frireux* ». Mais il n'est pas dupe. La douleur aiguë l'intellect. Il grandit. Il sait intimement qu'à défaut, ses poèmes de l'absence lui serviront tôt ou tard à conjurer un nouvel amour.

Dans l'écriture d'Orélien il y a le souffle et le rythme, le savoir intime du rythme. La maîtrise des espaces de silence qui fondent les mots et les vers. Ces vides et ces absences sont à lire au même titre. Ils font écho à ce vide existentiel et pour cela constituent parfois le cœur du poème. De la faille séparant deux versets surgit un autre poème non dit, non verbal, plus grave et plus profond, venu du lointain du songe ou de l'inconscient. A nous d'en percevoir les formes dans la transparence.

Fabien Charles

Qu'il soit d'Haïti ou de Mars, Fabien Charles est un homme du monde, un homme de son millénaire, *homo urbanus* qui questionne les frontières et les genres et, à l'inverse de l'image polie, lumineuse et consciencieusement marketée du « métrosexuel » qu'on a essayé de nous vendre à défaut d'autre chose, son questionnement est pétri de douleur, d'inquiétude et d'incertitude. Il ne renie pas à l'homme et à la femme moderne leur part d'ombre, leur profondeur. À sa manière détournée, il questionne l'homme qu'il est, et l'humain, non vraiment en creusant l'histoire mais en puisant au présent et à cette courte traîne de souvenirs qui brille derrière lui. Il y a du dandy en lui, il le sait et il le revendique (Artiste=Dandy), toujours cherchant le juste équilibre entre superficialité et profondeur (*on m'a donné nom de poète / pour que je perde tout nom de plume*), entre honnêteté et exhibitionnisme, voyeurisme et gravité. Un jeune homme qui prétend qu'il « *rêve d'être un adulte / pour déshabiller les écolières* ». À l'intérieur du poème, Fabien Charles joue consciemment avec son image comme le chat avec la souris. Il s'expose sans se montrer, révèle sans se révéler. Souvent même il brouille les cartes, peut-être pour préserver un certain anonymat. Peut-être, poète dépersonnalisé, garçon-miroir, pour nous renvoyer nos images, notre image, ou nous faire voir comme la Pythie. Il nous dit d'ailleurs qu'il est né « *avec une coiffe* ». À nous donc de savoir lire entre les lignes. Derrière cet « Anonymat », Fabien Charles joue de symboles, religieux ou profanes, et de fétiches. L'un d'eux est cette pomme d'Adam, indice de notre masculinité qu'il fait se « *bloquer dans notre gorge / pour permettre de crier plus fort* », jouet d'une Ève qui comme dans le tableau de Magritte peut masquer la forêt, à moins que ce soit l'inverse, Ève cherchant l'anonymat dans la luxuriance (*ton clitoris / envahit les chênes*), sur le sexe de laquelle il voudrait « *coudre un nuage* ». Et qui est vraiment cette Ève, femme-mystère ou mystère de la femme s'invitant dans bien des poèmes ? Figure de la Bible ou du Vodou ; Erzulie Freda, l'amoureuse tendre, ou Erzulie Dantor, la passionaria ? Femme à la fois amante, siège de la gestation et médium de l'osmose entre les sexes. Femme-jumelle et sempiternel objet d'interrogation avec qui il transgresse les frontières dans une esthétique de l'ambiguïté qui peut rappeler Genet, jusque dans l'artifice (*mon pantalon / s'est mouillé dans mes menstruations ; je me suis fait poétesse matérialiste*).

Les seins. Ceux de la femme et de l'homme rendus indiscernables. Ceux d'autrui et les siens. Seins et sexes parcourent le poème tantôt dans les jeux de l'amour, tantôt dans la profondeur de la tragédie (*le ruban rouge du sida / enveloppe la citadelle de New York / s'enroulant sur le sexe pur et sain des Haïtiens*). Qui du reste ne sont jamais très éloignés l'un de l'autre dans le texte. Ses fétiches, les brandit ailleurs dans l'acte d'insurrection face à un pouvoir aveugle ou insane (*madame la présidente /*



veuillez détacher les lames de rasoir / de votre sexe / pour la naissance d'un monde propre). Comme le dit Lawrence Ferlinghetti, « *le poète est celui qui détient l'éros, l'amour, la liberté, par conséquent il est l'ennemi naturel de l'état policier, il est l'ultime résistance*. » Fabien Charles rend au poème des fragments d'information, des fragments de présent ou d'histoire, digérés et transformés par son regard et par sa main, en témoin direct du brouhaha culturel, dans une appropriation qui rappelle un Basquiat, voire parfois un Neo Rauch lorsqu'il laisse poindre les élytres de l'inconscient (*débordement de chiens / sur spermatozoïdes / toute nouveauté est folie*.) Le kaléidoscope d'un monde explosé reflété par le poème. Nourri de multiples références à la culture populaire, de la plus légère à la plus prégnante (*pour tout n'est qu'étranges fruits / pendus aux arbres*). En passant il assène son identité et celle d'un peuple : « *je suis Haïtien donc beau* ». Et n'oublie pas son histoire, qui s'immisce par bribes où on ne l'attend pas (que Vertières soit plus magique que Waterloo). Il tente de faire sens du brassage anarchique de cette histoire, des histoires, préalablement mises à plat et à égalité, comme il se doit, dans le creuset de ses paumes. Les yeux de Fabien Charles sont des fenêtres grandes ouvertes sur un monde où les avions déchirent l'azur dans le vacarme pour débarquer leurs flots de touristes au milieu des peuples qui crèvent de faim, où des hommes jouent du fusil sur des enfants et pissent sur des cadavres. Un monde où l'artiste en vogue exhibe un dictateur agenouillé en prière ou un pape écrasé par un météore. Où en fin de compte la télévision aura vaincu la révolution. L'auteur joue avec les références et les modèles, peut-être pour s'y mesurer, comme nombre de grands artistes avant lui (*la perte du je / le devenir autre*). Mais l'agglomération laisse perplexe à première vue car le tableau fourmille de détails et la pensée est hautement non-linéaire quand elle n'apparaît pas surréaliste. C'est peut-être là une des forces de ce recueil, qui près d'un siècle après le mot d'Apollinaire et l'aventure de Breton nous suggère qu'à travers le flot d'informations simultanées et contradictoires, à travers la multiplication du moi en d'innombrables avatars virtuels, à travers la répétition quasiment automatique, à une cadence extrême, des événements et des exactions...



Thélyson Orélien nous offre la nudité du verbe. A prendre ou à laisser. Avec une douceur de ton et de forme il nous emmène à travers les courants, les déliés, les vides et les pleins du corps sublimé, du corps astral, austral, magnétique. Magique ? Un corps qui « *avait la forme de mes bras / l'espace de mes yeux* ». Il nous entraîne dans un voyage immobile mais (in)augural. « *Et nous avons fait l'amour / jusqu'au verso du temps* ». C'est bien de l'amour qu'Orélien nous parle. Et de lui. Il sait que l'amour comporte des risques, des écueils et des revirements. Il sait bien que l'amour est une substance qui peut brûler l'esprit aussi sûrement que l'eau enflamme le sodium. Et pourtant il franchit le pas, se jette à l'eau et nous lance ses vers comme des étincelles du milieu de l'océan. Sa marche nue dans la lumière de cet amour n'est pas un choix, mais une nécessité. L'homme n'a pas le pouvoir de décider, comme les loups il suit son instinct. Il n'y a ici ni bien ni mal mais seulement l'évidence de l'action associée à la volupté de la pensée. Il nous